

STUDIO CANAL

photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.studiocanal-distribution.com

LE CERCLE NOIR POUR SILENZIO

LES LIENS DU SANG



GUILLAUME
CANET

FRANÇOIS
CLUZET

LES LIENS DU SANG

UN FILM DE JACQUES MAILLOT

DEUX FRÈRES FLIC & TRUAND

AVEC

CLOTILDE HESME MARIE DENARNAUD

D'APRÈS LE LIVRE DE MICHEL ET BRUNO PAPET «DEUX FRÈRES FLIC ET TRUAND»
PARU CHEZ FLAMMARION

SCÉNARIO, ADAPTATION ETIALOGUES
JACQUES MAILLOT, PIERRE CHOSSON, ERIC VENIARD

PRIX SPÉCIAL DU JURY DU GRAND PRIX DU MEILLEUR SCÉNARISTE 2004

DURÉE : 1H46
SORTIE LE 6 FÉVRIER 2008

DISTRIBUTION
STUDIOCANAL
1, PLACE DU SPECTACLE
92863 ISSY-LES-MOULINEAUX CEDEX 9
TÉL. : 01 71 35 11 03
FAX : 01 71 35 11 88

www.studiocanal-distribution.com

PRESSE
LAURENT RENARD & LESLIE RICCI
53, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE
75009 PARIS
TÉL. : 01 40 22 64 64

SYNOPSIS



Lyon, à la fin des années 70.

François (Guillaume Canet), inspecteur de police, apprend la sortie de prison de son frère, Gabriel (François Cluzet), qui vient de tirer dix ans pour meurtre. Entre le flic et son aîné, les retrouvailles ne sont pas évidentes, mais chacun a la volonté de tirer un trait sur le passé. Gabriel essaie de se ranger et François se met en quatre pour l'aider.

Mais la réalité et les vieux démons finissent par les rattraper. Pour les deux frères, séparés par leurs choix, mais unis par le sang, le chemin parcouru semble étrangement aboutir à la même impasse.



RENCONTRE AVEC JACQUES MAILLOT SCÉNARISTE ET RÉALISATEUR



Comment est né ce projet ?

Mon dernier film de cinéma, *NOS VIES HEUREUSES*, est sorti en décembre 1999. J'ai ensuite cherché à acquérir les droits d'un roman américain, «*Blue River*» d'Ethan Canin, une histoire de retrouvailles tardives entre deux frères. C'est un roman fort, très subtil sur les détails de la relation fraternelle. Une adaptation était déjà en cours et j'arrivais trop tard. J'avais encore ce livre en tête lorsque j'ai entendu parler de «Deux frères flic et truand» des frères Papet. Le sujet rappelait un peu celui du livre qui venait de m'échapper. Je l'ai lu très vite et j'ai immédiatement demandé à mon producteur de se renseigner sur les droits. Le livre était inadaptable en lui-même mais il offrait une matière exceptionnelle. Il s'agissait de deux témoignages plutôt impressionnistes, sans véritable intrigue.

En février 2000, j'ai rencontré les auteurs, avec qui j'ai souhaité m'entretenir plus longuement. Comme je le subodorais, ce qu'ils m'ont raconté de leur vie et qui ne figurait pas dans le livre était vraiment passionnant. Au départ, j'ai donc eu l'idée, sans doute trop ambitieuse, de raconter leur vie depuis leur enfance. Je me suis rendu compte que cela débordait le format cinématographique habituel. On était dans un type de projet comme on pu en faire Fassbinder avec *BERLIN-ALEXANDERPLATZ* ou Bergman avec une réalisation à la fois pour la télévision et le cinéma. Pendant les deux ou trois ans qui ont suivi, j'ai vraiment développé le projet en pensant à une série télévisée de six ou sept épisodes d'une heure et demie. Cette saga s'est finalement révélée impossible à réaliser et je me suis à nouveau tourné vers un long métrage cinéma. Il aura fallu quatre ans d'écriture pour en arriver là !

Parallèlement, fin 2001, j'ai réalisé «*Froid comme l'été*» pour Arte, que je considère comme un film à part entière. Pendant la recherche de financement pour *LES LIENS DU SANG*, j'ai consacré beaucoup de temps à l'écriture d'un autre scénario sur l'affaire Elf pour Canal+, «*Les Prédateurs*». Réalisé par Lucas Belvaux, il vient d'être diffusé. Un autre scénario que j'ai écrit à la même période n'est pas encore réalisé.



Je n'ai donc pas passé huit ans uniquement sur *LES LIENS DU SANG*, mais on a perdu beaucoup de temps à attendre les décisions.

Vous avez l'air d'aimer les destins croisés - c'était déjà le cas dans *NOS VIES HEUREUSES* - et la fraternité aussi. Ce sont des thèmes qui vous sont chers ?

Ce ne sont pas des thèmes que je porte en moi depuis toujours. Par contre, la façon dont on devient ce que l'on est me fascine. Dans le cas présent, en partant d'une même base familiale, un des frères devient truand et l'autre flic. C'est un paradoxe qui parle à tout le monde. Il y a aussi le côté polar, que j'ai toujours aimé en littérature comme au cinéma. Si j'avais imaginé totalement un scénario sur ce thème, j'aurais spontanément choisi que l'aîné soit le flic. La réalité a voulu autre chose ! Après, il y a tout un travail de refabrication. Une des choses que l'on cherche quand on fait des films, c'est la complexité, car la vie est d'emblée complexe, traversée par des choses profondes et fortes que la fiction met aussi en œuvre. Un point de vue unique me paraît parfois un peu pauvre et les destins croisés peuvent servir à éclairer les choses de plusieurs points de vue. Je vais spontanément dans cette direction, sans que cela soit conscient ou voulu.

On se rend compte que les milieux de la police et des truands sont en fait assez proches.

Dans le livre déjà, sentir deux personnes à ce point différentes et à ce point proches était fascinant. Il existe des différences assez importantes entre les deux personnages mais, comme des ennemis qui finissent par se ressembler, l'univers de chacun des deux frères est assez perméable. Quand on parle avec Bruno, le flic, on sent combien sa vie a été déterminée par celle de son frère aîné. Il a très vite vu son frère arrêté et a défini ce rapport à la loi, à la moralité, une certaine manière de se

confronter à son frère par personne interposée. Ils sont également différents l'un de l'autre - et je pense que cela se sent aussi dans le film - par leurs rapports psychologiques d'aîné à cadet. Le cadet, pour avoir l'exemple de son frère aîné, évite un certain nombre de pièges. D'emblée, cela fait partie de l'intérêt que j'avais à écrire ce scénario.

Quand on les rencontre, on sent que leur rapport, même plein d'affection, est très complexe. En fait, cette relation à laquelle ils tiennent beaucoup est assez fragile et, quand ils sont ensemble, ils sont très précautionneux l'un envers l'autre. Pour obtenir une parole un peu libre, il fallait donc les voir séparément. J'ai dû les interviewer chacun une dizaine d'heures.

Vous ont-ils raconté des événements communs de façon diamétralement opposée ?

Le flic a beaucoup plus de recul, il a beaucoup réfléchi. L'aîné est plutôt dans l'action. Les années de prison lui ont laissé le temps de faire tout un travail, le cadet a dû, lui, réfléchir très tôt.

Ils sont aujourd'hui apaisés. De toute façon, je n'aurais pas fait un film sur l'un des deux seulement. C'est l'ensemble qu'ils forment qui est intéressant. Leur tandem interdit un peu les jugements et casse les clichés. Chacun a eu en lui l'élan de sauver l'autre, même à ses propres dépens.

Comment avez-vous choisi vos comédiens ?

Je voulais d'abord trouver l'aîné des deux frères - Gabriel dans le film - qui, un peu comme dans la réalité, avait un impact sur son frère. On m'a suggéré François Cluzet, un comédien exceptionnel qui apporte toujours beaucoup d'humanité dans

son travail. Il fallait qu'il puisse être à la fois ignoble et attachant, ce qui constitue un exploit ! Il fallait aussi avoir le goût du risque car le personnage ne fait pas grand-chose de valorisant. J'avais l'intuition qu'il avait cette capacité et il est allé bien au-delà de mes attentes. Il a très vite accepté car il était heureux de jouer pour la première fois un rôle de truand. Cela lui parlait parce que le truand est un personnage mythologique du cinéma et lui permettait d'exprimer deux ou trois choses personnelles qu'il avait envie d'aborder.

Guillaume Canet a été partant dès qu'on lui a proposé le rôle. J'avais failli travailler avec lui sur *NOS VIES HEUREUSES*. Je lui avais fait faire des essais où il était formidable. Il venait de tourner avec François en étant frustré de ne pas avoir pu jouer avec lui puisqu'il réalisait. Tous deux sont crédibles en tant que frères. Le film bénéficie de leur complicité. Guillaume a remarquablement saisi le personnage et rend bien ce mélange d'angoisse et d'énergie. Il apporte en plus quelque chose de plus secret, une blessure sourde qui correspond tout à fait à son personnage.

Ils ont tous les deux rencontré les frères Papet mais dès le départ, il était clair pour moi et pour les deux frères que le film était une fiction. Nous n'étions pas dans la reconstitution fidèle ou la biographie filmée. Nous n'avons même pas utilisé les mêmes prénoms. Nous avons puisé dans la matière de leur vie.

Contrairement à ce qui se passe dans la plupart des films de gangsters, les femmes sont très présentes. Peut-on parler des comédiennes ?

Dans leur livre, les frères sont très pudiques sur leur vie personnelle à cause des gens impliqués, mais lors de leurs interviews, ils m'ont livré certains éléments. Bruno est réellement tombé amoureux de la femme d'un truand ; une petite caissière est effectivement tombée amoureuse de Gabriel ; il y a aussi

sa femme ex-prostituée à qui il propose de devenir maquerelle... Tout cela est vrai. De l'eau a coulé sous les ponts depuis la publication du bouquin et je pense qu'ils sont maintenant un peu plus libres par rapport à cela. L'importance des femmes, que l'on percevait en filigrane dans le livre, m'intéressait. Un truand, maquereau et tueur - deux spécialités vraiment pas sympathiques - était passionnant parce qu'il n'y en a pas beaucoup dans le cinéma. Le rapport du personnage de François aux femmes, l'histoire de leur mère étaient intéressants aussi. C'était présent d'emblée dans mon projet.

Pour le rôle de Corinne, j'ai rencontré Clotilde Hesme, après l'avoir vue dans *LES AMANTS RÉGULIERS* de Philippe Garrel que j'aime beaucoup. Dans l'histoire, son personnage apporte quelque chose de droit malgré un passé assez sombre. Elle a pu choisir François comme planche de salut. J'ai fait des essais avec Guillaume et quelque chose de magnétique s'est passé entre eux, une espèce de rapport d'égal à égal. Elle mène le jeu autant que lui. C'est ce rapport qui a déterminé ma décision finale. Elle a en plus une espèce de classe immédiate qui fait qu'on n'est pas surpris que quelqu'un puisse la suivre dans la rue.

J'avais trouvé Marie Denarnaud excellente dans le film d'Edouard Baer, *AKOIBON* et dans *LES CORPS IMPATIENTS* de Xavier Giannoli. Elle était a priori un peu plus âgée que son personnage, Nathalie, qui a dix-huit ans. J'avais rencontré des filles de cet âge mais leur jeunesse même en faisait vraiment des proies sur lesquelles Gabriel allait tomber. Leur innocence était plus due à leur âge qu'à leur intérêt. Marie avait une vraie candeur alliée à une grande intelligence. Elle crédibilisait une véritable histoire d'amour.

J'ai vu Carole Franck au théâtre et dans *L'ESQUIVE* d'Abdellatif Kechiche où elle était formidable. Son rôle n'est pas facile et j'aime les comédiens qui sont

à fond dans leur personnage, qui le défendent sans essayer de l'embellir, qui acceptent leur part d'ombre. Je savais qu'elle respecterait tout ce que Monique a de peu glorieux, tout en lui apportant une humanité et une vraie fragilité. Dans le film, on retrouve aussi pas mal de vieux complices qui ont déjà travaillé avec moi, Eric Bonacarro, le copain de Gabriel qui l'emmène sur sa moto, ou Fred Ulysse qui joue Louison, le patron du Rubis ; Marc Chapiteau qui fait Bouchet, Alain Beigel qui joue un des flics qui accompagnent Guillaume... De très bons comédiens que j'aime beaucoup.

C'est aussi un film d'époque. Comment avez-vous traité cet aspect ?

Le tournage a duré cinquante-trois jours. Le film se situe dans les années soixante-dix, c'est donc effectivement un film d'époque - mon premier. Une époque proche mais quand même très différente de la nôtre, à la charnière entre deux mondes. Ce n'est plus l'euphorie du début des années soixante-dix où on croyait encore que tout pouvait changer, mais on n'est pas encore dans les années quatre-vingt avec leur côté toc. Une espèce de zone grise qui correspond à la période d'activité des frères dans la réalité. La drogue n'avait pas encore pris l'ampleur qu'elle a aujourd'hui. Le milieu était encore régi par des lois, des «codes d'honneur» et des principes hérités de la guerre. Nous voulions être vrais, sans «vendre» le côté soixante-dix, par les décors par exemple. Nous avons visionné des films de cette époque pour nous remettre dans l'ambiance. Nous avons tout fait pour éviter la caricature de ces années. A l'écran, elles devaient être réalistes pour ceux qui les avaient connues. J'en suis assez content parce que, chaque fois qu'on tournait, les gens reconnaissaient tel détail ou tel objet du décor, une sorte de madeleine de Proust qui leur rappelait des souvenirs oubliés.

Comment s'est passé le tournage ?

Je fais du cinéma parce que j'aime le travail collectif. Le côté démiurge ou marionnettiste ne m'attire pas. C'est la collaboration que j'apprécie. Le réalisateur donne le cap et vérifie que la boussole est pointée dans la bonne direction. Je suis vraiment preneur de tout ce qui peut être amené en plus. Les comédiens sont contents qu'on les laisse faire des propositions. C'est un peu plus problématique dans un film d'époque, mais j'ai travaillé avec une équipe qui me connaît bien pour avoir déjà participé à mes films précédents. Elle a donc fait le maximum pour que je sois libre et je lui en suis reconnaissant. Que ce soit en termes de décors ou de préparation, mes assistants ont fait le maximum. Mais nous avions aussi la chance que l'action ne se situe pas dans les années folles et que de nombreuses traces de cette époque soixante-dix existent encore. Je tenais à garder cette liberté pour que la reconstitution ne prenne pas le pas sur le fond de l'histoire, pour que les rapports humains entre les deux frères existent, ces années-là leur servant simplement d'écrin.



Comment se déroulait le jeu entre Guillaume et François ?

Pour des raisons d'emploi du temps, nous avons d'abord beaucoup tourné avec François. Les scènes avec eux deux sont venues ensuite. Ces deux comédiens sont très matures. François a un grand sens de la dramaturgie, il décortique vraiment le scénario. Il fait un travail formidable pour pouvoir être ouvert et disponible

Je n'avais jamais travaillé avec Mathieu Menut, le chef décorateur, mais nous avons travaillé de façon très synchrone. Il a fait un travail formidable d'adéquation entre ce qu'il pouvait proposer et le film. Il y a une vraie collaboration à tous les niveaux qui nous a tous rendus heureux et qui donne une belle énergie au film. Tout le monde allait dans le même sens. De même, il y a eu un beau mélange entre les comédiens stars et ceux qui ne l'étaient pas. François et Guillaume ont été formidables, généreux avec leurs partenaires, ne tirant jamais la couverture à eux, disponibles tout le temps, avec un engagement qui a vraiment donné confiance à leurs partenaires.

dans les scènes. Guillaume, même s'il est plus jeune, a beaucoup de bouteille, une grande intelligence. Lui aussi fait un important travail en amont. Il n'est pas verrouillé. Le mélange des deux est formidable. A chaque fois que je revois la scène où ils jouent de la guitare, où Gabriel demande à François pourquoi il n'est jamais venu le voir en prison, je suis particulièrement ému. Elle est révélatrice de leurs rapports. Il y en a beaucoup d'autres où je les trouve fabuleux.

Ce qu'il y a d'agréable dans le fait de connaître la matière du sujet, ce n'est pas tellement d'être capable d'anticiper mais plutôt de pouvoir accueillir toutes les éventualités. Guillaume et François m'ont surpris à plusieurs reprises. Je ne m'attendais pas à ce que le personnage du cadet soit aussi angoissé. En tournant avec Guillaume au début, j'avais envie de le serrer dans mes bras parce qu'il dégageait un malaise que j'ai d'abord cru venir de lui. Mais non, il était simplement à fond dans le film et le jouait vraiment bien. François Cluzet m'a cueilli plusieurs fois car il avait parfaitement intégré l'aspect totalement imprévisible du personnage qui peut, d'un instant à l'autre, être hyper colérique ou beaucoup plus calme. Cette volatilité était vraiment formidable. Tout comme il était formidable de le voir jouer la scène de la bague avec Marie Denarnaud. Il y est fragile, comme en danger, alors que dans le film il vient d'abattre des gens froidement. Si je réalise des films, c'est précisément pour être baladé de cette façon. Laisser les comédiens faire des propositions est intéressant parce qu'ils vont toujours plus loin que ce qu'on imaginerait. Un réalisateur est contraint d'imaginer la globalité du film, sans avoir le temps d'aller à fond sur chaque personnage comme peut le faire le comédien. Même si le scénario est une base commune, comédiens et réalisateur, de par leurs personnalités et leurs fonctions, n'envisagent pas forcément le personnage de la même façon. Cette collaboration doit vraiment être valorisée et le réalisateur ne doit pas avoir peur



de se laisser déposséder. Après, il y a des conjonctions rigolotes entre réalité et fiction. Pour le personnage de François Cluzet, le look était un enjeu fort. Nous en avons beaucoup discuté et, avec la collaboration du chef coiffeur, Gérald Portenart, il a décidé de sa moustache et de ses cheveux longs. Par la suite, sur le tournage, Michel Papet nous a montré une photo de lui sortant du quartier de haute sécurité, avec ces mêmes cheveux longs et cette même moustache ! Nous allions donc dans le bon sens, alors qu'il était clair pour nous que nous ne devions pas rechercher une ressemblance !

Les frères Papet vous ont-ils accompagné lors du tournage ?

À Lyon, ils étaient là tous les jours. Leur présence ne me gênait absolument pas. De temps en temps, ils nous ont donné des conseils. Dans le making-of du film, nous avons un portrait de vingt-six minutes sur le tournage avec des scènes très drôles où Bruno fait quasiment la mise en scène sur la poursuite du début avec l'arrestation des truands.

Il a passé dix-sept ans dans la police. Il essayait de faire des démonstrations aux comédiens, mais il ne sait pas «faire pour de faux» !

Leur livre a été très important pour eux et leur a permis d'assumer positivement une vie qui, par ailleurs,



était pleine de choses pas très heureuses. Ils sont très attachés au film, qui marque une étape de plus pour eux, mais ils se sont montrés très respectueux et n'ont jamais voulu intervenir sur le contenu. Ils se sont assez vite appris avec Guillaume et François. Nous avons fait plusieurs repas très cordiaux et très chaleureux ensemble.

Que vous reste-t-il de cette longue aventure de huit ans ?

La rencontre avec les frères Papet m'a particulièrement marqué. Ces deux personnes simples ont essayé de mener leur barque chacune avec ses moyens et ses limites. Michel et Bruno ont quelque chose de touchant. Malgré leurs parcours très opposés, ils finissent au même endroit par la force des liens du sang, à la fois positive et tyrannique. De nombreux moments de complicité avec François, Guillaume et toute l'équipe me resteront aussi. Nous avons terminé le tournage en avril, au bord de l'eau, par la scène de la guinguette qui brûle. Il faisait un temps magnifique, il y avait un côté feu de joie parce que le tournage s'était super bien passé. Ce qui me reste, de ces frères comme de toute l'équipe du film, c'est l'humanité.



RENCONTRE AVEC GUILLAUME CANET INTERPRÈTE DE FRANÇOIS

Quand vous êtes arrivé sur le film, aviez-vous déjà entendu parler des frères Papet ?

François Cluzet m'avait parlé du projet. Mais c'est seulement après avoir lu le scénario envoyé par Jacques Maillot que j'ai découvert cette histoire hallucinante et eu plus de précisions sur les frères Papet, leurs vies et leurs trajectoires.

Qu'avez-vous pensé de leur histoire et du scénario, assez différents l'un de l'autre ?

J'ai rarement lu un scénario aussi bien écrit. Jacques a passé tellement de temps à interviewer les frères que son scénario initial comportait sept cents pages ! Entre leur vie et ce qui est dit dans le film, c'est très riche. Même si les frères n'avaient pas existé, ce serait déjà un polar exceptionnel, mais le fait que ce soit tiré d'une histoire vraie ajoute encore à l'émotion et aux sentiments.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de jouer ?

À l'époque de *NOS VIES HEUREUSES*, j'avais adoré la rencontre avec Jacques Maillot. Le projet n'avait malheureusement pas pu aboutir puisque je partais sur un autre film. Mais j'avais très envie de travailler avec





lui. Le scénario a été prédominant dans ma décision, avec ses personnages très complexes qui se retrouvent dans des situations assez douloureuses. J'aime aussi les rapports entre les frères, cette fraternité qui m'a manqué puisque je n'ai jamais eu de frère. La présence de François Cluzet a été un argument de plus. C'est un comédien que j'aime énormément, j'ai eu la chance de le mettre en scène et je l'admire. Tout cela m'a profondément motivé.

Le thème de la fraternité vous touche ?

L'histoire des frères Papet qui, malgré leurs parcours différents, commencent et finissent ensemble pourrait être une espèce de fable, de parabole. C'est la première fois que j'interprète quelqu'un ayant réellement existé. Je les ai rencontrés sur le plateau et nous avons beaucoup discuté. C'était d'abord une curiosité d'homme qui me donnait envie de les connaître, bien que la seule lecture du scénario apprenne beaucoup de choses sur leur vie. Il y avait entre eux une énorme complicité, très touchante quand on sait par quoi ils sont passés. Lorsqu'ils étaient sur le plateau, ils devaient parfois être très émus par certaines scènes comme celle où je viens chercher Gabriel à la sortie de prison, et avoir l'impression de les revivre. Avoir avec nous les personnes qui avaient réellement vécu cela était assez surréaliste.

En tant que comédien, comment avez-vous vécu le fait de jouer les scènes devant eux ?

Ils ont été très discrets, toujours en retrait, disponibles pour nous donner des conseils si nous allions vers eux, mais sans essayer de nous imposer quoi que ce soit.

Ils ont bien compris que François et moi avons essayé de coller à leur histoire tout en rajoutant forcément une part de fiction. Ils l'ont respectée et il me semble même que cela leur plaisait. J'adore les histoires de gendarmes et de voleurs et j'étais demandeur de cette matière qu'ils pouvaient nous offrir. L'un sans l'autre, ils n'auraient pas eu le même parcours. C'est ce qu'explique François, mon personnage, qui, en réaction aux conneries de son frère, a voulu en être l'antithèse.

J'ai toujours aimé le rapport flic-voyou. Beaucoup de flics éprouvent une fascination pour les voyous que leur fonction leur permet d'approcher.

Comment définiriez-vous votre personnage ?

François ne dévoile pas beaucoup ses sentiments, il est pudique. C'est quelqu'un d'intègre, de droit, qui aime l'ordre. Ce sont sans doute des choses qui le rassurent face aux instabilités qu'il a vécues. Contrairement à son frère, lui veut savoir si sa mère les a réellement abandonnés ou non. Être flic, c'est aussi cela, souhaiter connaître la vérité, ne pas aimer le mensonge ni les choses tordues.

Je me retrouve assez dans son opiniâtreté, sa sensibilité, sa difficulté à se laisser porter par l'émotion, son rapport un peu complexe à sa famille, vis-à-vis de laquelle il est toujours dans la retenue.

Comment avez-vous approché votre personnage ?

J'ai d'abord besoin de comprendre sa trajectoire et ses intentions. Après, c'est une situation à jouer. Le personnage était si bien écrit que j'ai pu coller à lui, sans avoir beaucoup de propositions à faire à Jacques Maillot.

Pour travailler un peu l'aspect technique du rôle, j'ai parlé avec quelques policiers et Bruno Papet. Dans plusieurs des films que j'ai tournés auparavant, j'ai rencontré pas mal de flics qui m'ont appris certaines choses, comme la manière de tenir un flingue, des attitudes, des façons de parler. Bien entendu, nous nous sommes adaptés aux exigences de l'époque, par exemple en changeant certains mots trop actuels. Les armes ne sont pas les mêmes non plus et la manière de les tenir a évolué. La culture cinématographique nous permet aussi de reproduire des choses que nous avons vues dans les films de Peckinpah ou Lumet.

Comment avez-vous travaillé avec Jacques Maillot ?

Le travail avec Jacques est assez particulier parce qu'il aime beaucoup écouter les comédiens, les laisser faire des propositions, tout en sachant exactement ce qu'il veut. C'est assez surprenant par moments. Même s'il a une idée en tête, il nous laisse imaginer, il attend ce que nous allons proposer. C'est très agréable parce que cela nous laisse beaucoup de liberté. Au final, il fait ce qu'il a envie de faire, mais il peut se nourrir de ce que nous apportons et est prêt à changer sa façon de voir. C'est un peu ainsi que je procède en tant que metteur en scène, même si je suis moins ouvert que lui. Les choses sont plus préparées à l'avance alors que lui aime découvrir avec les acteurs la façon de faire. Il a besoin du travail d'équipe.

Comment avez-vous joué avec François Cluzet ?

Le premier jour de tournage avec François, nous étions comme deux gamins car nous nous retrouvions pour jouer ensemble sur le même plateau - ce que nous n'avions pas pu faire sur mon film. Nous en étions vraiment heureux et nous n'avons pas arrêté de faire les idiots. Nous partageons aussi l'envie de faire de beaux films, de raconter de belles histoires avec un bon metteur en scène. C'est dans cette situation que nous nous sommes retrouvés tous les deux et nous étions contents de tourner ce film. Moi qui regrette de ne pas avoir de frère, j'ai trouvé en François un frère cinématographique. Nous avons un peu ce rapport petit frère à grand frère. Jouer le personnage de son cadet avait donc beaucoup de sens pour moi. J'aime bien son avis sur les choses. J'adore l'écouter parler. Sans faire de sentimentalisme, il a pour moi la sagesse de quelqu'un qui a vécu beaucoup de choses qu'il peut me transmettre.

Certaines scènes ont-elles été particulières à jouer ?

Le film a été très agréable à tourner, il y avait tant de moments forts qu'il est difficile d'en citer certains plutôt que d'autres. Mais, parmi tant d'autres, la scène dans la chambre de bonne où nous nous engueulons était à la fois forte et agréable à jouer.

Celle où je joue de la guitare et où François Cluzet arrive derrière moi a aussi été très agréable parce qu'elle est une des rares où nous nous entendons bien. Nous pouvions nous laisser aller dans notre jeu à une complicité personnelle, sans être figés dans une situation écrite qui ne nous ressemble pas.

Pouvez-vous nous parler de vos partenaires féminines ?

Le casting tout entier est très réussi. Jacques a un vrai talent pour trouver les gens adaptés aux rôles. Tout sonne juste. Dans ce film qui démarrait comme un film de mecs, il a réussi à rendre la vraie place des femmes. Elles sont des alliées, des enjeux, des moteurs, elles ne sont pas que des objets comme parfois dans les films policiers. Toutes les partenaires féminines sont formidables. J'ai adoré jouer avec Clotilde Hesme. C'est une femme remarquable qui a énormément de talent.

L'histoire d'amour est importante. C'est une autre facette de François, aussi forte que celle de flic et de frère...

L'ambiguité de l'amour le pousse, lui qui aime l'ordre, à poursuivre une femme, compagne d'un truand qu'il a coiffé, au-delà de ce que la loi autorise. Le personnage forme un tout, plus vulnérable en amour, lui qui se veut très froid, très fort. Dans les scènes avec elle, il était très agréable de laisser tomber la facette «mec sûr de lui» pour aborder la facette d'«homme déstabilisé». Cela ouvrait des portes à l'interprétation de ce personnage complexe qui se veut juste et droit, mais qui est submergé par les émotions, sa famille et les liens du sang.

Qu'avez-vous pensé du film lorsque vous l'avez découvert terminé ?

C'est une belle promesse tenue. Jacques a réussi un film humain, original. Il a également si bien su recréer l'époque à laquelle il se déroule qu'on a l'impression que le film a été tourné non pas aujourd'hui, mais dans les années

soixante-dix, avec tout le charme des films de cette époque. Tourner dans cet environnement, avec ces voitures, ces détails a été hallucinant. Bien que je n'aie pas vraiment connu cette époque puisque je suis né en 1973, j'ai été replongé dans des épisodes de ma vie que j'avais complètement oubliés. Quand je suis tombé sur ce petit magnétoscope Blaupunkt avec ses grosses touches, ce fut un vrai choc ! C'était exactement le même que celui qui se trouvait dans le salon de mes parents. Dans le film, les gamins jouent au foot dans la rue avec des survêts comme ceux que j'ai pu porter. On a roulé dans la même Renault Cinq que celle de mon père. Tout à coup, j'avais huit ans et mon père venait me chercher à la sortie de l'école ! Je n'oublierai pas cette ambiance et cette lumière.

J'aime énormément ce film que je trouve très réussi, extrêmement bien filmé, plein d'humanité. Je suis très fier d'en faire partie. Les relations et l'histoire y sont vraiment très belles, poignantes et prenantes. La narration est fine, sans aucune redite, les sentiments et la manière dont ils sont exprimés sont justes. C'est très beau.

Les liens du sang sont-ils importants pour vous ?

J'ai deux grandes sœurs qui sont essentielles pour moi, mais la famille fait partie d'un espace réservé qui n'appartient qu'à nous. Si cette zone-là appartenait aussi à tout le monde, alors je n'aurais plus rien à moi pour me nourrir et me ressourcer. Les liens du sang sont donc très forts pour moi.





**RENCONTRE AVEC
FRANÇOIS CLUZET
INTERPRÈTE DE
GABRIEL**

Qu'est-ce qui vous a donné envie de participer au projet ?

J'ai rencontré Jacques, j'ai découvert un type extrêmement calme, fort de son sujet et très humble. D'une écoute hors du commun. Avec lui, je sentais que l'on pourrait collaborer. Il a la force et la richesse de ceux qui peuvent se laisser convaincre par des idées. Ensuite, le film se faisait avec Guillaume. Or lui même, Guillaume, m'avait parlé d'un projet qu'il mettrait en scène où nous jouerions deux frères et il me dit «le scénario de Jacques est tellement bon, le voilà le film que nous devons faire». Avec l'envie de ne pas se décevoir nous sommes partis très motivés, avec l'avantage que nous allions jouer deux frères, les liens du sang, avec des destins liés mais des fonctionnements très opposés.

Saviez-vous que les frères Papet existaient ?

Jacques m'a parlé tout de suite d'eux deux. Il m'a donné la bible d'entretiens qu'il avait réalisés avec eux ainsi que la première version du scénario, très longue - un investissement scénaristique passionnant - et leur livre.

Jacques a accumulé une connaissance de son sujet telle qu'il a un point de vue très avancé, unique sur l'histoire de ces frères. Il maîtrisait

tellement leur histoire qu'il pouvait instinctivement la faire vivre, l'écriture et la réalisation devant saisir tout l'humain d'une histoire qui ne pouvait pas être que spectaculaire.

Qu'est-ce qui vous a tenté dans le rôle ?

Jouer le truand m'a tout de suite intéressé. C'est la première fois que j'en joue un, et depuis la récréation jouer avec un revolver m'a toujours séduit, comme pour tous les acteurs, le revolver est un accessoire-chef, il a un pouvoir très important.

Ce qui m'a intéressé dans le personnage, c'est surtout ce que nous avons trouvé ensemble en réfléchissant, et que j'avais envie de cautionner, c'est aussi la misère. Parce que si vous passez des années en taule, vous pouvez vous retrouver un peu comme le personnage, pour une baraque, une bagnole et trois costards. La misère affective et aussi culturelle, nous nous sommes engagés à ne pas trop la défendre. Mon personnage devait n'être pas loin d'un rôle ingrat, tout le temps à la lisière.

Mais chaque personnage, aussi noir soit-il, est vivant, humain. Il faut donc qu'il respire ! Le prendre en assumant totalement ce qu'il a raté est intéressant. Ce type n'a rien et n'a ja-





mais rien eu. Que veut-on quand on n'a jamais rien eu ? L'amour et du coup la dignité l'un de l'autre. L'apparence aussi parce que c'est le plus rapide à prendre. On culmine dans un intérieur petit-bourgeois. C'est pour cela que nous nous sommes beaucoup intéressés à l'évolution de la présentation du personnage, à ses costards de mieux en mieux coupés, à l'argent qu'il étaie ! L'argent lui permet de passer quelques jours dans le bonheur..

Vous vous êtes beaucoup investi dans la définition visuelle de votre personnage.

Parce que j'aime ça. Je viens du théâtre et je crois beaucoup au costume. Je ne sais pas toujours l'effet que produit le costume, mais je ressens ce qu'il me fait quand je le porte, quand je marche. C'est pourquoi j'insiste toujours pour que mon costume me fasse quelque chose, qu'il m'émeuve, qu'il témoigne de ce que je suis devenu, comment cette peau et ses os se couvrent aujourd'hui. Parce qu'alors, je suis déjà. Et l'émotion d'être dans cet état-là. Pareil pour la perruque et le maquillage. Si je porte une moustache très épaisse, c'est moins pour évoquer les années 70 que pour insister sur le côté brutal.

Je savais, que même de loin, la gueule serait barrée d'un trait noir assez large qui durcit le masque et donc le personnage. Toute cette préparation m'a beaucoup aidé.

Vous jouez un hors-la-loi que l'on voit assez peu dans sa fonction de bandit, mais dont on perçoit en permanence l'aspect dangereux...

Je savais comment se comportait un voyou parce que je connaissais un peu la violence, quelques petits trucs que j'avais vécus avant de faire du théâtre. Plus jeune, j'ai été une vingtaine de fois voir un de mes amis en prison. Je ne venais pas uniquement pour lui remonter le moral mais parce que la curiosité m'y poussait. Ce que j'ai vu autour, ses fréquentations - des gens beaucoup plus «gros» que lui - étaient aussi extrêmement intéressants. J'ai repêché une matière qui m'a servi pour ce rôle.

Même si le film n'est pas une réelle autobiographie des frères Papet, le fait de les rencontrer vous a-t-il aidé, inhibé ou simplement nourri ? Comment gérez-vous ce rapport à la représentation du réel ?

Le fait que le type existe ou ait existé est quasi-sacré. Cela double d'un seul coup le rôle. On est deux



sur la même identité, c'est un élément de jeu supplémentaire, vous jouez du vivant, ce n'est pas que vous ayez des comptes à rendre mais vous ne jouez pas non plus n'importe quel extra-terrestre. Toutefois, être garanti par la confiance du metteur en scène est essentiel. S'il me propose le rôle du truand, c'est qu'il pense que je peux le vivre et être crédible.

Lors de ma rencontre avec Michel Papet, j'ai d'abord découvert une énorme sensibilité ! Et le plus incroyable, c'est cette loyauté qu'il y a aussi entre les deux frères Papet dans la vie. Le personnage est né de cela, mais aussi de l'impression que l'on peut faire à ses partenaires. C'est ce que l'on voit dans leurs yeux qui fait aussi le personnage. Or, j'avais des grands partenaires, Guillaume m'a apporté plus que le frère. Jacques a nourri quotidiennement l'atmosphère du film.

C'est également vrai de vos partenaires féminines...

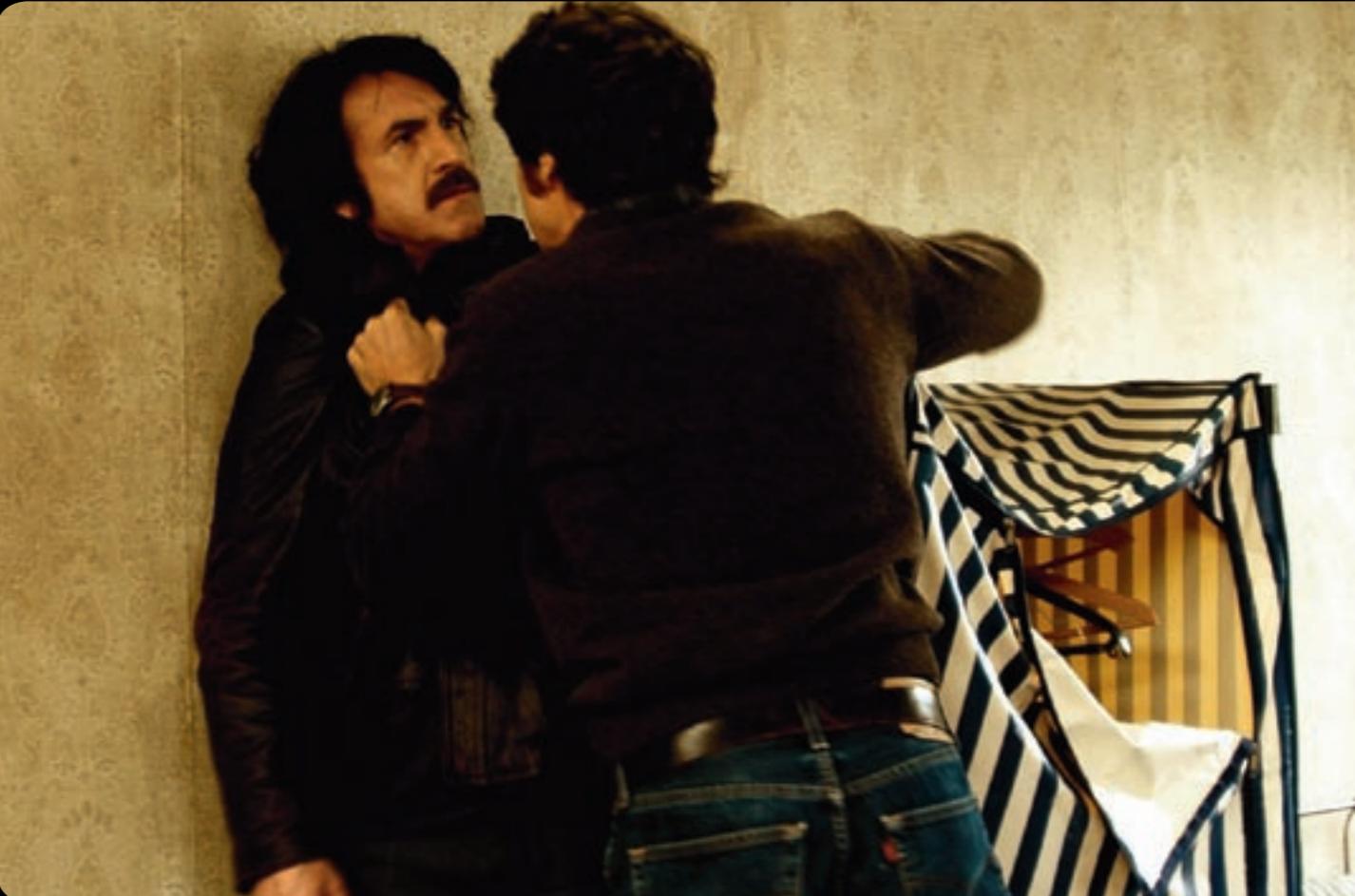
J'ai eu vraiment une rencontre de rythme et d'inspiration avec Marie Denarnaud. Le premier jour de tournage avec elle, nous avons commencé par la scène du supermarché où elle revient avec la bague sans avoir ouvert l'écritin. Elle s'est présentée à vingt mètres, le cadeau à la main, bouleversée. L'ambiguité de son jeu m'a fait penser qu'elle allait me le rendre. Nous qui connaissons la suite de la scène, nous avons commencé sans se le dire sur ce malentendu. Nous avons détourné le départ pour mieux revenir à l'intention de la scène. Voir son partenaire venir vers soi, se sentir trembler, sentir que le corps manifeste de lui-même, que ce n'est pas cérébral mais dû à l'échange avec le partenaire qui vous adresse un message secret - à vous et à personne d'autre.

L'autre femme dans la vie de Gabriel, c'est Monique, jouée par Carole Franck.

Elle m'a donné dans son personnage tout ce qu'elle avait enduré avec le mien plus une conviction de s'en sortir toute seule en ne cachant pas l'amour qu'elle a encore et toujours pour lui. Puis ils ont cette petite fille ensemble. C'est quand même vingt-cinq ans de galère. C'était de la haute fidélité. Le plus grand cadeau qu'un metteur en scène peut vous faire, c'est vos partenaires.

Savez-vous aujourd'hui ce que représente ce film pour vous ?

Je crois de plus en plus au collectif. Je fais ce métier par passion et je suis ému si on me confie une responsabilité et j'aime mettre la main à la pâte. Jacques est un metteur en scène qui aime beaucoup filmer l'intimité. Or, je pense aussi qu'il faut jouer «jardin secret ouvert». Sinon, inutile de se déplacer. Si on joue, la vérité est la seule chose intéressante puisque tout est faux, nous sommes les seuls à pouvoir amener un peu de vrai ! Il faut donc des rapports très confiants, très authentiques avec le metteur en scène mais aussi avec toute l'équipe, l'émotion n'appartient à personne et tout le monde en a.



ENTRETIENS AVEC MICHEL PAPET ET BRUNO PAPET





MICHEL PAPET

Avant de parler du livre et du film, pourriez-vous résumer votre parcours humain?

Notre mère nous ayant abandonnés alors que j'avais trois ans, notre père nous a élevés jusqu'à l'âge de dix-huit ans avec l'aide de notre «tata». Comme il devait aussi s'occuper de sa maman, dans cette difficile période d'après-guerre, nous étions souvent dans la rue. Il était chauffeur du préfet, ce qui lui permettait d'obtenir quelques petites faveurs en nourriture, mais on ne mangeait du pain blanc qu'une fois par mois. Il est ensuite devenu représentant placier en beurre-œufs-fromages pour une fromagerie de Lyon dont les propriétaires étaient un peu ses amis. Il créait des petites tournées dans les nombreuses laiteries et fromageries qui existaient alors. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, nous avons travaillé avec lui. C'est à cet âge que j'ai été incarcéré pour la première fois. Livré à moi-même, je faisais partie d'un petit groupe. Un pote de notre équipe était complètement exploité, pas payé, et nous, gamins, avions décidé d'aller casser la maison du responsable pour nous payer. Cela a mal tourné, je me suis retrouvé en prison pour six mois et ce fut le début de l'engrenage pour moi. C'est ainsi que j'ai connu pas mal de gens. À ma sortie, ils m'ont fait faire «des courses» parce qu'ils se sont aperçus que je ferai ce qu'ils me disaient, sans parler. Dehors, j'ai retrouvé leurs amis, tous les voyous de Lyon. Il n'y avait pas de drogue mais la prostitution marchait à fond. Tous les jours, je rentrais dans les boîtes, on me donnait des sous - cinq cents francs. Pour moi, c'était la vie facile et c'est parti comme ça. J'avais pris ces

raîs-là par hasard, mais cela me plaisait. Je ne cherche pas de faux-fuyant et ne veux pas m'en excuser. Je roulais en décapotable, une MG, alors que mes potes avaient des mobylettes !

À cette époque, mon frère, de deux ans mon cadet, nous suivait. Il était «le petit frère» et, comme il le dit lui-même, nous étions «ses soleils». Je me suis séparé de lui à la période de l'armée. À mon retour, il est parti à son tour et j'ai retrouvé le seul milieu que je connaissais. J'ai été incarcéré dix ans pour homicide volontaire pour un règlement de comptes. J'y suis resté de 1970 à 1979, grande époque des révoltes à Clairvaux et à la Santé. Un peu rebelle, voulant les choses tout de suite sans penser au mal que cela pouvait causer à ma famille, capable de monter sur les toits et d'organiser des révoltes, j'étais classé meneur. Après plusieurs tentatives d'évasion, quand je suis rentré, Bruno a essayé de me récupérer, en vain. Pendant mon incarcération, je n'avais pas eu d'aide de ma famille et j'avais dû me faire des amis en prison - des supers amis. Je dis souvent qu'en prison comme à l'armée, il n'y a pas que des mauvais moments. Quand j'entends larmoyer sur la prison, cela me fait sourire car la nature de l'homme est de prendre le meilleur dans le pire. C'est ce qui s'est passé pour moi. À Clairvaux, nous nous étions mis en cheville avec des matons qui nous rentraient des bouteilles de bon vin, nous dégustions des merguez. Nous nous arrangions sans faire de mal à personne, ni du côté des matons ni à nos amis. Cela restait dans le respect de l'amitié pure. Après toutes ces révoltes, je suis allé en quartier de haute sécurité et des gens qui s'étaient révoltés avec moi pensaient que j'étais seul et m'envoyaient des mandats - jusqu'à cinq cents balles par semaine de la part d'un ami corse. Alors que je n'avais



pas le moyen de travailler. À ma sortie, je suis naturellement retourné vers ces gens. Et il est trop facile pour ma famille de me reprocher de ne pas être revenu vers elle ! Nous n'avions gardé aucun contact ! Nous avions le droit de cantiner des bonnes choses deux fois par an : à Noël et au Quatorze juillet. Depuis trois ans, je n'avais pas mangé de poulet-frites. J'ai écrit à la famille, à des proches et, pour avoir eu le culot de demander des sous à ma famille pour cantiner, je me suis retrouvé au mitard ! Parce qu'ils l'avaient signalé au directeur. J'ai toujours la lettre sur moi. Peut-être, dans leur contexte à eux, avaient-ils raison. Je suis sorti du mitard le soir de Noël et j'ai vu arriver deux demi-portions de poulet-frites. C'étaient mes amis, Walter et Jean-Louis, qui avaient pensé à me faire sortir du mitard. C'est pour cela que dans mes livres je parle de l'amitié. J'y attache une grande importance parce que certaines choses m'ont marqué et m'ont pris les tripes ! En sortant, j'ai donc revu ces gens puis j'ai été fiché au grand banditisme pour fausse monnaie, racket en équipe. Comme le dit souvent Bruno, nous étions tous les deux au grand banditisme - lui en tant que flic et moi de l'autre côté. Je suis tombé pour fausse monnaie et quand on tombe, tout ce qui est en cours vous suit. C'est un enchaînement.

On a l'impression, dans votre livre et dans le film, que vous ne vous êtes jamais éloigné de votre frère, malgré vos parcours de vie.

Nous avions été tellement proches quand nous étions gamins, comme deux jumeaux ! Ce que nous avions, nous le partagions. Ce souvenir de l'époque de la petite enfance où nous étions très soudés est resté très

fort. C'est pour cela qu'il ne faut pas confondre amitié et fratrie. Si on se fâche avec un ami, on le perd à jamais. Alors qu'un frère reviendra toujours - on se retrouve pour un baptême, un mariage, parce que c'est la famille. Il y a cette attirance, ce poids de l'enfance. C'est mon frère !

Comment est née l'idée du livre ?

J'ai fait seize ans en tout : dix, deux et quatre ans - après cette dernière incarcération aux Baumettes, j'ai rompu avec le milieu suite à une visite de ma fille, née en 1980, venue me voir avec sa mère, ma compagne. J'étais aux barreaux, j'ai vu ma gosse dans la rue et, serrée contre sa mère, elle a soudain tendu les bras vers moi. J'étais brisé, j'en aurais explosé les murs ! C'est là que j'ai décidé de ne plus jamais retourner en prison. En 1991, quand je suis sorti, je me suis tenu. J'ai tiré un trait sur ma famille, j'ai tiré un trait sur mes amis de prison. Je suis rentré dans une entreprise de travaux publics. J'y étais bien payé et j'avais une bonne place. Je voyais ma fille tous les quinze jours. C'est comme cela que j'ai tout arrêté. En 1998, un de nos beaux-frères, le mari de notre sœur Nicole - Gégé dans le livre - s'est arrangé pour nous réunir. Bruno n'était plus flic, je n'étais plus voyou. Nous nous sommes retrouvés en novembre et puis nous avons fait le réveillon avec la fille de Bruno. C'est elle qui, ébahie en nous écoutant nous raconter ce que nous avions vécu quand nous étions séparés, nous a dit qu'il fallait en faire un livre. Sans nous concerter, nous avons chacun écrit notre partie de notre côté et nous les avons réunies sans rien y changer. Flammarion a tout de suite été intéressé et a accepté de l'édition. En tant que voyou, je m'attendais à être cassé, mis à l'écart. Mais j'ai trouvé des gens fantastiques - dans tous les domaines.

Que représente le film pour vous ?

Voir sa vie interprétée n'est pas courant. Surtout par des gens comme François Cluzet et Guillaume Canet, qui sont des géants ! Ils n'ont pas la grosse tête. Nous avons passé des soirées fantastiques avec eux. Avec le film, il ne faut pas s'attendre à voir un Commissaire Moulin, Mesrine ou Spaggiari. Ce film est d'abord l'histoire de deux personnes aux caractères très différents liées par leur fraternité.

Avec votre frère, vous êtes-vous tout dit ?

Après le livre, nous étions en paix. Mais Bruno est quelqu'un de très administratif, de très droit et il y a certaines choses que je ne lui dirai pas. Mais nous nous sommes à peu près tout dit. On est à jour. Quand j'ai lu sa moitié de livre, j'y ai retrouvé le côté fonctionnaire qu'il a toujours. C'est d'ailleurs pour ça que nous nous sommes refâchés ! Nous savons que nous allons revenir, même si nous ne sommes pas tout le temps d'accord. Deux minutes après, on n'y pense plus. Pourtant, cela peut quand même aller très loin certaines fois parce que nous n'avons pas du tout le même caractère. Mais nous sommes frères. C'est peut-être ce qui nous permet de nous parler durement, parce que nous savons que nous nous retrouverons. Je n'oserai peut-être pas faire la même chose avec un ami que je risquerai de perdre pour toujours.

Qu'est-ce que ce livre a représenté pour vous ?

Une espèce de thérapie. Et peut-être l'élastique qui revenait, puisque la fratrie est un élastique qui s'étire mais qui revient toujours.

Qu'est-ce qui vous a convaincu de faire confiance à Jacques Maillot ?

Nous avions plusieurs propositions, mais Jacques nous a invités à la projection de NOS VIES HEUREUSES. On s'est tout de suite rendu compte de l'importance qu'il donnait aux sentiments et de sa façon de les aborder. Il va au fond des choses, ce n'est pas un commerçant. Il est très attachant et j'étais à l'aise avec lui. On lui a fait confiance parce qu'on savait qu'il tirerait le meilleur. Il a toujours été clair sur le fait qu'il ne voulait pas faire un documentaire, mais s'inspirer de nos vies. Il nous a interviewés chacun pendant trois jours puis nous a fait lire le résumé qu'il avait écrit. Le tournage a aussi été fantastique. Je n'étais absolument pas perturbé de me voir incarné. Je ne me suis jamais permis d'aller sur le plateau dire à François Cluzet ce qu'il devait faire.

Que représente le film pour vous ? On a l'impression que vous assumez tout et que vous avez tourné la page ?

À quatre-vingts pour cent, c'est l'histoire de ma vie. Je me suis tourné vers l'écriture - mon troisième roman policier, «J'ai tué, j'ai payé», vient de paraître. Ils ont toujours pour thème l'amitié et la parole donnée parce que je trouve qu'on n'en parle pas assez. Maintenant, nous sommes en plein dans le film. Nous vivons de grands moments parce que nous faisons le tour de la France. Il faut répondre aux gens. Certaines questions sont dures, mais il faut assumer.

Quel genre de question redoutez-vous le plus ?

Chaque fois que je participe à une conférence, je commence par mettre les pieds dans le plat en répondant aux questions que personne n'osera me poser.

Je dis pourquoi je suis allé en prison, je dis ce que j'ai fait, je précise aussi que si j'ai tué, c'était uniquement dans mon milieu et pour défendre ma peau. Je n'ai pas de sang d'innocent sur les mains.

Les questions qui pourraient me toucher concernent mes quatre enfants. Si on me reproche de ne pas avoir pensé à eux, je peux répondre que j'ai effectivement été égoïste. Quand il était petit, mon fils avait besoin de son père et j'étais en prison. Ce n'est pas bien. J'avais vingt ans et j'étais à l'armée quand mon premier fils est né. J'ai une fille de quarante-quatre ans, une de quarante-deux ans. Et la dernière, Delphine, avec une seconde compagne avec qui je n'étais pas marié quand je suis sorti en 1979. Depuis quatre ou cinq ans, je vis avec une autre compagne et je suis en bons termes avec mes enfants. Ils vont passer le réveillon de Noël avec moi, et celui du Jour de l'An avec leur mère. Ils inversent d'une année sur l'autre.

Votre vie aurait-elle été différente si vous n'aviez pas eu de petit frère ?

Je ne crois pas. J'aimais le luxe, les choses rapides. Et puis notre maman nous a laissés et j'en ai été catastrophé. Parce que pour moi, une famille était comme une maison, solide pour toute une vie. Voir partir ma maman, c'était comme voir une pièce de la maison arrachée d'un seul coup. Je ne l'ai pas accepté.

Votre attachement à la loyauté des hommes n'était-il pas une réaction à une forme d'affection que vous n'avez pas eue ?

C'est possible. Comme tous les hommes, j'ai cherché la loyauté et la fidélité. D'ailleurs, je me disais que si je n'avais pas fait voyou, j'aurais été militaire.

Si vous pouviez changer une chose dans votre vie, laquelle choisiriez-vous ?

Il est très difficile de le dire parce que les mentalités ne sont plus les mêmes. À l'époque, j'avais besoin de choses que j'aurai plus facilement maintenant. Le monde est beaucoup plus ouvert aujourd'hui. On peut réussir dans plusieurs corporations alors que c'était très limité à mon âge. Quand j'avais dix-huit ans, je ne pouvais m'en sortir qu'en faisant le voyou, ou alors en trimant des années pour un salaire de misère. On m'a juste dit d'aller vendre des fromages avec mon père et je ne voulais pas, vu ce qu'il endurait à son âge. Il me fallait autre chose.

Regrettez-vous un moment particulier ?

Si je vous disais que je regrette, je serais menteur puisque j'ai bien vécu. Je roulais en Porsche, en Ferrari, j'étais le seul à avoir une Camaro. C'était folklorique. On peut me reprocher de ne penser qu'à moi quand je parle comme ça. À présent, je suis pris entre le fait de ne pas avoir pu amener la sécurité et le confort à mes enfants, et le fait d'avoir bien vécu, moi. Aujourd'hui, je me débrouillerai autrement pour ne pas aller trimer comme un forcené. Je crois que je pourrais m'arranger pour améliorer l'ordinaire honnêtement.

Pensez-vous être responsable, d'une certaine façon, de la carrière de votre frère ?

Il aurait fait flic de toute façon. Dès qu'il a eu seize ou dix-sept ans, il a commencé à raisonner, à refuser de venir avec nous. Nous sortions le soir faire les petites conneries qu'on fait à dix-huit - dix-neuf ans, et lui partait courir avec ses potes ! Il était respectueux de l'ordre.

Quand on vous rencontre, dans le livre ou dans le film, on trouve deux hommes qui ont le même point de départ, puis des routes diamétralement opposées, pour revenir au même endroit. Quel regard portez-vous sur toute cette vie de différences alors que vous êtes maintenant proches ?

Le côté familial nous rapproche. Nous ne pouvons pas oublier notre enfance, tout ce que nous avons partagé. Si Bruno avait été un ami, nous serions fâchés depuis longtemps. C'est mon frère. S'il lui arrive quelque chose, je serai toujours là. On le voit à la fin du film. Se passe ce qui devait se passer. Mais moi, j'ai tout fait pour que cela ne se passe pas ! J'ai donné des conseils à Jacques pour cela. Bruno ne le sait pas, il l'apprendra après avoir vu le film. J'ai toujours dit à Jacques que je ne voulais pas voir mon frère en prison. À un moment, cela allait mal avec le mari de la fille qu'il fréquentait et qu'il avait mis derrière les barreaux. Mes amis et moi, nous avons eu des soucis à cause de ça, mais c'est normal. Lui aussi vis-à-vis de moi. Nous avons toujours agi pour protéger l'autre, quoi qu'il arrive. J'ai prévenu que s'il arrivait quoi que ce soit à Bruno, je déterrerais mon 11.43, mon fusil à pompe et que ça serait la guerre. Il n'est rien arrivé.

Qu'attendez-vous du film vis-à-vis de vos enfants et du public ?

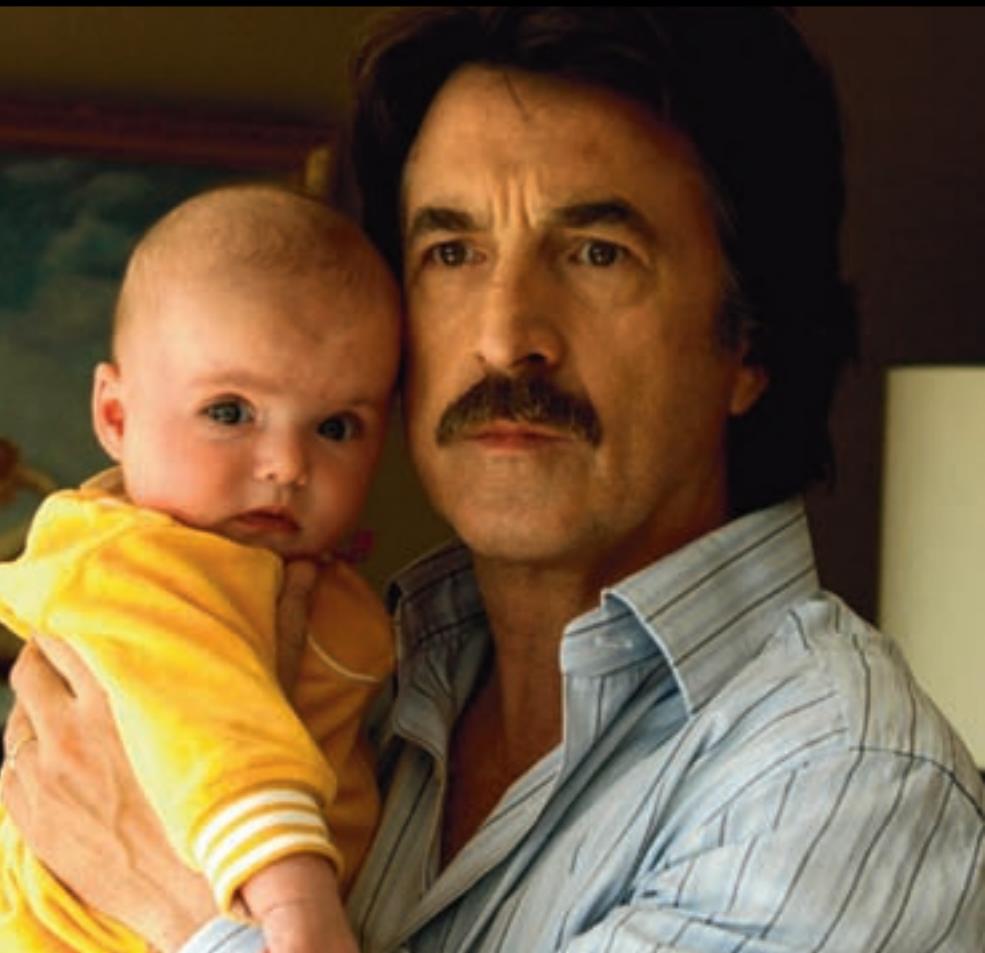
C'est un film qui sort des sentiers battus et montre au public la vraie vie, le vrai flic et le vrai voyou. Avec ce côté affectif, humain que je voudrais transmettre aux gens. C'est très important.

Je n'étais pas resté en contact avec ma mère et je dis d'ailleurs au début du livre «Maman, je te hais» parce que j'ai vu mon père souffrir. Je l'ai revue une fois quand j'avais quatorze ans, et je suis parti parce que, malgré mon âge,

j'aurais défoncé son ami de l'époque qui l'accompagnait. Par la suite, je ne l'ai plus jamais revue. J'aurais aimé que mon père puisse lire le livre et voir le film. Il ne voyait pas le mal. Il a su que j'allais en prison. Son mot favori était «j'ai deux fils qui ont mal tourné tous les deux. L'un est en prison et l'autre est flic !» et il rigolait. Il vivait au jour le jour, racontant toujours de nouvelles blagues, content quand il avait assez pour nourrir ses enfants.

Mon fils est mécanicien. Nous évitons tous les deux de parler de mon parcours. Nous n'en avons envie ni l'un ni l'autre.

Je ne sais pas ce que mes proches penseront du film. Mais, dans la mesure où ils ont lu le livre, ils doivent s'attendre à un certain nombre de choses. Ils savent que je suis allé en prison. Peut-être découvriront-ils certains points qu'ils ne connaissaient pas.



BRUNO PAPET

Qu'avez-vous pensé de Jacques Maillot en le rencontrant ?

Michel et moi avons senti que Jacques avait mis le doigt sur l'essentiel. Il ne voulait pas seulement faire un polar mais traiter d'un drame humain. Il n'a pas uniquement saisi les deux frangins et la famille, mais aussi tout le contexte autour. On voyait qu'il était sur ce créneau-là. Lorsqu'il nous a interviewés, il a tiré beaucoup de choses de nos confidences. Il a su nous faire parler. Jacques nous a touchés.

Dès le début, en parlant avec lui, on voyait bien qu'il cherchait tout autre chose que de l'action ou du simple fait divers. Le développement du film a été long, nous avons tous beaucoup attendu. Pourtant, je n'ai jamais douté que cela se ferait un jour. Mon métier m'a appris la patience...

Quand Jacques vous a posé toutes ces questions, est-ce que cela avait pour vous un côté interrogatoire ?

Il voulait obtenir notre vérité. J'ai moi-même mené des interrogatoires. Ce dernier week-end, nous avons participé au Salon du Polar à Vienne. Nous étions dans la salle du Conseil Municipal et celui qui animait la séance a été mon premier chef de groupe. C'est maintenant un ami. Ensemble, nous avons mené des gardes à vue avec interrogatoire. On ne va pas chercher les gens pour rien. En en parlant avec vous, je prends conscience que Jacques allait lui aussi à la pêche de quelque chose pour faire sortir notre vérité.



Pouvez-vous résumer votre parcours depuis l'enfance ? Qu'est-ce qui a fait de vous l'homme que vous êtes ?

Je vais essayer d'être succinct. Le film marque l'aboutissement d'un cycle, nous allons pouvoir passer à la suite. Quand j'étais petit, Michel, mon grand frère, «mon soleil», me protégeait. Je pense qu'il a, lui, ressenti très vite le souci quand ma mère nous a quittés alors que j'avais à peine deux ans. Il en a souffert beaucoup plus que moi. Je me rendais compte mais sans en souffrir, du moins sur le moment. Je me suis construit entre mon frangin et notre paternel - un homme généreux, extraordinaire, et cette dame, devenue notre maman de substitution. Voilà le décor de départ. Une vie familiale normale, simple, de petits employés - le vingt du mois, plus de sous mais il fallait aller au bout quand même. Une cuillère de confiture pour dessert. Petit à petit, les choses se sont améliorées. Puis est arrivée l'adolescence du frangin. Je le suivais sans me rendre compte que je souffrais de nos différences. Mais c'était mon grand frère et il continuait à me protéger. Tout comme je continuais à le suivre parce que j'avais quinze ans et qu'il en avait dix-huit. Nous n'avions pas la même façon d'appréhender l'école primaire. Il avait tendance à «faire le couillon» mais je le suivais quand même souvent dans les bêtises. Nous avons travaillé très tôt, après avoir eu le certificat d'études à quatorze ans. Il y a eu le temps du travail où il sortait beaucoup et s'est mis à avoir une vie bien différente de la mienne. À dix-huit ans, il a fait son premier casse et j'en ai pris plein la figure - moins que lui bien sûr, mais quand même. Les visites à la prison de Saint-Paul m'ont marqué. À partir de ce moment-là, on peut parler de séparations, de retrouvailles, encore de séparations puis de retrouvailles, mais avec de longs temps de séparation. Petit à petit, je me suis fait tout seul. J'avais à peu près dix-

sept ans quand il est parti à l'armée et là, curieusement, je me suis mis à m'éclater, moi, à vivre ma vie à moi, à exister. Je me suis mis à avoir mes copains à moi, de mon âge à moi. C'est avec eux que je me suis mis à m'exprimer à ma manière. À cette époque-là, j'ai rencontré la première maman de mes enfants. À l'armée, je me suis éclaté : parachutiste, radio, des choses qui m'ont servi toute ma vie, et j'ai appris à me dépasser. Je voulais faire de la moto et dans notre quartier peu reluisant, on voyait rentrer ces anges de la route et on les admirait. Pour mon père, c'étaient des ministres ! Alors, moi qui aimais la moto, j'ai voulu faire motard. Je suis rentré dans la gendarmerie, au départ, pour la moto, même s'il y avait peut-être autre chose d'inconscient derrière. J'ai été un peu déçu de la fonction d'alors et je voyais la police nationale partir tous les jours avec des motos modernes beaucoup plus rapides que la mienne. Tout ça m'a amené à changer, toujours motocycliste. Comme j'avais de l'expérience, je suis sorti premier du stage moto de la police nationale à Sens et je me suis retrouvé à Lyon où on m'a conseillé d'aller à la faculté. Avec mon certificat d'études pour seul bagage, je me suis donc retrouvé à la faculté de droit et j'ai pu passer le concours. J'ai obtenu la seule place de la police judiciaire de Lyon au Groupe de Répression du Grand Banditisme. J'étais assez fier, mais sans savoir où j'allais. Le juge Renaud s'est fait descendre deux mois après ; à la fin de l'année, Christophe Mérieux était enlevé... Ça n'arrêtait pas.

Auriez-vous contourné la loi pour protéger votre frère ?

Je n'ai pas eu à le faire, mais je crois que je l'aurais fait si cela avait été nécessaire. C'est une question à laquelle je n'ai pas vraiment réfléchi mais, lorsque Michel est sorti, j'ai tout de suite vu, même s'il montrait l'image de

quelqu'un qui va se réinsérer, que ce n'était pas vrai. J'étais le flic et lui le voyou. Ça a été dur. J'avais remarqué que, chaque fois que nous nous rentrions, il y avait toujours un gaillard pas loin. Ça ne sentait pas bon ! Il ne cherchait ni à m'impliquer, ni à me mouiller. Je m'étais mis des œillères mais je savais que les ennuis allaient tomber. Est-ce que je l'ai un peu protégé en faisant l'autruche ? Probablement. Mais je savais que de toute façon, quoi que je fasse, il allait y retourner. En accord avec mes patrons, je m'étais débrouillé pour ne jamais travailler sur une affaire à laquelle Michel serait mêlé. La toute première fois, il a obtenu un non-lieu. Tant mieux pour lui. Mais je savais qu'il était impliqué. Aller voir son frangin en garde à vue après sa première interpellation, dans les locaux de l'hôtel de police Maurice Berliet - l'équivalent du 36, quai des Orfèvres - était insupportable.

Ce lien du sang vous a empêché de vous désolidariser de votre frère ?

En me mettant à l'écart, je m'en suis quand même désolidarisé. Lors de son incarcération, je ne suis pas allé le voir, je me suis contenté de correspondre avec lui et un jour, il y a eu rupture. Une fois, sur une conférence, quelqu'un nous a demandé ce qui se serait passé si nous nous étions retrouvés face à face sur un flag. Michel a répondu qu'on aurait éclaté de rire et qu'on serait allés boire un coup. C'est ce que j'aurais aimé faire, mais il n'est pas sûr que cela aurait été possible. Parce qu'on n'est jamais tout seul. Et puis cela dépend du flag. S'il était sorti de la banque avec un otage, allez savoir... De toute façon, je n'ai jamais voulu y penser. Je travaillais sur d'autres dossiers, d'autres affaires. De temps en temps, mes potes de la BRI me disaient qu'ils avaient vu mon frère, mais je m'en tenais là.

Avez-vous l'impression d'avoir mené une carrière atypique du fait d'avoir un frère de l'autre côté de la barrière ?

Je ne m'en rendais pas compte à l'époque. On vit avec, et après on réfléchit. Un peu comme lorsque ma maman m'a appelé dans mon bureau de la PJ alors que j'avais trente-deux ans ! Ça vous tombe dessus ! Un ami m'a proposé de sortir sous prétexte d'enquête pour qu'on ne me voie pas complètement cassé. Ça vous rattrape alors que vous ne l'attendez pas ! Alors, je me suis mis à réfléchir, ça s'est mis à tourner et tout ce que j'avais évacué, pas ressenti ou pas voulu ressentir, m'a repris d'un coup.

Auriez-vous eu une autre vie si vous n'aviez pas eu de frère ?

Si je n'avais pas eu de frère, je serais très vraisemblablement resté motocycliste. J'y serais allé de toute façon parce que cela m'attrait depuis longtemps. Avec le recul, il me semble que ma carrière dans la PJ est très probablement due à celle de mon frère. Parce qu'avec le niveau d'officier que j'avais atteint, j'avais devant moi d'autres voies. Je pouvais aller n'importe où, à la DST, aux RG. La DST m'avait un peu tenté parce qu'à l'armée je dépendais de la DGSE où j'aurais été pris tout de suite, avec la formation de base que j'avais reçue. Mais j'ai choisi la PJ !

Si vous pensez que le comportement de votre frère a indirectement conditionné votre choix professionnel, dans quelle mesure le justifiez-vous ?

Je n'en sais rien, vraiment, mais je pense que c'était à la fois en réaction contre lui et pour le protéger. Je ne pouvais pas le juger mais je n'acceptais

pas ce qu'il avait fait. Dès l'école ! Même s'il ne faut jamais oublier que je faisais aussi des conneries avec lui. Je lui en voulais beaucoup parce que j'étais sûr qu'il allait le payer et que nous serions séparés. Il y allait tellement fort et vite que c'était obligé ! Pourquoi allait-il droit dans le mur, à fond ? Dès leur premier coup, dans la nuit du lundi au mardi avec Momo qu'on hébergeait chez nous dans notre HLM, ils sautaient sur le lit, tout fiers d'avoir réussi ! D'emblée, je leur ai demandé s'ils avaient mis des gants. Et comme ils ne l'avaient pas fait, je leur ai répondu, malgré mes quinze ans, que les flics viendraient bientôt. Le jeudi, les gendarmes étaient là ! Ils n'avaient pas cherché les empreintes, mais tout simplement interrogé un des quatre qui avaient participé au casse et vidé la maison de son ancien patron qui l'avait congédié. Ils l'ont fait causer tout de suite !

Qu'a représenté pour vous votre livre, «Deux frères, flic & truand» ?

Une thérapie. Une envie de parler de tout un tas de choses, de mon frangin, de nos conneries à tous les deux, les expliquer et prendre à témoign, et en même temps se déculpabiliser. Il ressemble assez à notre vie, nous l'avons écrit ensemble mais chacun de notre côté. Michel a écrit plus avec ses poings et son cœur que moi. Je ne l'ai pas écrit avec mes poings, mais seulement avec mon cœur. Lui, c'est fort, c'est intéressant, c'est bien. Mélanger aurait été compliqué et n'aurait servi à rien. Tout le monde était d'accord. En définitive, c'était la confirmation de notre vie. Après, on s'est dit qu'on pouvait mieux faire. Est-ce qu'on a fait mieux ? Ce n'est pas sûr. En tout cas, on l'a fait autrement. Et ensemble cette fois.



Pour écrire, on a utilisé trois techniques différentes. D'abord, l'un à côté de l'autre pour le premier livre. Ensuite, pour «Le Sang de la colère», avec des chapitres alternés que nous avons auto-corrigés et un auteur parlant anonymement des deux frangins. Et puis j'ai écrit - mais Michel revenait derrière sans arrêt - des chapitres intermédiaires. Et, dernière méthode, «L'Adonis fardé et le vieux truand», que nous avons écrit à quatre mains. Peut-être le lecteur retrouve-t-il la patte de l'un et la patte de l'autre. Maintenant, Michel écrit tout seul et c'est bien.

Que représente le film ?

Ce film est à la fois l'aboutissement d'un cycle et un nouveau départ. Nous ferons encore ce nouveau cycle ensemble, parce que nous sommes là pour nous engueuler et aussi être ensemble. Comment faire autrement ? Nous sommes condamnés jusqu'au bout ! Comme on me l'a suggéré, nous avons les menottes tous les deux !

Vous avez un point de départ commun, le socle de votre enfance, des parcours diamétralement opposés et vous vous retrouvez au même endroit tous les deux ?

Par moments et à court terme, le crime peut payer et même très bien. Michel a gagné plus que moi. Contrairement à certains de mes collègues, lorsque de gros magots nous passaient entre les mains au cours de perquisitions, je n'ai jamais été impressionné.



Avec le recul, le fait de vous retrouver avec des points de départ et d'arrivée communs vous inspire-t-il une certaine sagesse ?

La grande sagesse qu'on tire de tout ça, c'est qu'on est capable, par moments, d'accepter la différence avec l'autre, de passer sur ses colères à lui ou nos propres colères en les considérant comme insignifiantes à côté du reste. Notre lien s'est structuré dans notre enfance. Je n'ai jamais pris de fessée tout seul car je ne faisais jamais de connerie tout seul - sans vouloir dire que Michel m'entraînait - et nous étions logiquement punis tous les deux. On est gamins, on ne comprend pas ce qui nous arrive et on pense à une seule chose, échapper à la sanction. Même quand on est adolescent. C'est un tout et tout un cheminement. Parfois d'incompréhension, parfois de compréhension, de complicité. Jusqu'à présent, je n'ai parlé que de choses difficiles, mais il y a aussi les éclats de rire. Je ris souvent, mais jamais comme avec mon frère ! Une façon de prendre la vie avec insouciance, de plaisanter de choses toutes bêtes et toutes simples qui font du bien. Depuis que nous étions gamins et encore maintenant.

Ainsi que vous en parliez tout à l'heure, votre frère n'a-t-il pas toujours cherché à échapper à la sanction ? Passer du côté de la police, n'était-ce pas aussi une façon d'échapper, en la donnant ?

Vous avez peut-être raison, mais il faudrait que je réfléchisse avant de pouvoir vous donner une réponse. La thérapie continue ! On a beaucoup avancé, cela va mieux mais il y a encore des choses qu'on ne peut pas expliquer, des questions en suspens.

Après cette énorme tranche de vie, très dense, vécue en tant que policier, mari, père et frère, y a-t-il une question que vous redoutez - qu'on vous l'ait déjà posée ou non ?

D'autres disent qu'ils n'ont pas de regrets. Je souhaiterais ne pas en avoir, mais c'est difficile. J'aurais pu faire mieux pour mes enfants. Si je culpabilise, c'est à propos d'eux. J'ai été présent, mais j'ai divorcé deux fois. Et je sais qu'ils en ont été marqués. Nous sommes nous aussi enfants de divorcés. C'est maintenant la norme mais à notre époque, c'était beaucoup plus difficile. Dans notre cité, nous étions les seuls. La dame qui nous élevait, notre tata, était comme notre maman mais, quand il fallait que je rentre, je n'arrivais pas à dire que c'était parce que ma tata m'avait appelé - alors que nos copains disaient «ma mère m'appelle, il faut que je rentre». Je sais que j'ai fait du mal à mes enfants. Ils auraient préféré avoir un papa présent. Je l'ai été autant que j'ai pu mais, à un moment, j'ai décroché et je peux dire que je ne les ai pas élevés. Déjà parce que le métier me faisait partir n'importe quand, pour plusieurs jours parfois. Après, il y a eu les deux séparations. Si j'ai des regrets à avoir, ils sont là. Si j'avais été moins égoïste, je n'aurais peut-être pas divorcé parce qu'en

définitive, les deux mamans de mes enfants sont des femmes très bien. Il y a eu de la souffrance, mais pourquoi avoir divorcé ? C'est stupide.

Qu'avez-vous ressenti en voyant Guillaume Canet vous incarner ?

Beaucoup d'émotion. Physiquement, il est tout autre chose que moi. C'est un beau garçon, ténébreux, et il sait faire passer les émotions, les sentiments ! Il m'a beaucoup impressionné. Je me suis revu. Je me suis retroussé dans cette époque difficile.

Je me souviens aussi de la scène où la jeune femme, jouée par Clotilde Hesme, se jette sur des débris de verre... C'est quelque chose qui m'est arrivé personnellement, je l'avais révélé en confidence à Jacques. J'ai vécu cette scène au téléphone à la place de Guillaume. Michel a découvert cet épisode dans le scénario.

Qu'attendez-vous de ce film ?

Mes enfants sont contents, on parle de la famille. Mais je m'arrange pour que notre notoriété ne les écrase pas. Il y a longtemps qu'ils savent. Ils sont nés avec et nous en avons déjà parlé. Le jour où nous sommes passés chez Bernard Pivot en 1999, Céline, ma fille aînée qui nous a décidés à écrire, nous a découverts un peu plus. Je ne sais pas ce que sera ce film pour elle car nous avons moins de contacts. Les autres, ça va.

LISTE ARTISTIQUE

François	Guillaume Canet
Gabriel	François Cluzet
Corinne	Clotilde Hesme
Nathalie	Marie Denarnaud
Colette	Hélène Foubert
Paulo	Eric Bonicatto
Henri	Olivier Perrier
Monique	Carole Franck
Commissaire Blanqui	Luc Thuillier
Maryvonne	Marie Gili-Pierre
Louison	Fred Ulysse
Jacqueline	Nadia Fossier
Charles	Pierre Pellet
Fernand Lazeau	Cyril Couton
Gérard	Marc Bodnard
Martial	Thierry Levaret

Réalisateur	Jacques Maillot
Producteurs	Jean-Baptiste Dupont
Directeur de Production	Cyril Colbeau-Justin
1 ^{ère} Assistante Réalisatrice	Jean-Christophe Colson
Régisseur Général	Alexandra Denni
Directeur de la Photographie	Amaury Seriye
Chef Costumière	Luc Pages
Chef Décorateur	Bethsabée Dreyfus
	Mathieu Menut

Textes et entretiens Pascale et Gilles Legardinier

LISTE TECHNIQUE

